

faire revenir à lui et à la sainte église catholique. Naturellement je me faisais l'application de ces paroles et j'en conclusais que Dieu voulait me retirer de l'abîme où je m'étais plongé.

Je recommençai à donner des leçons de français et passai ainsi l'hiver gagnant ma vie tant bien que mal. Il est certain que sans la généreuse assistance du père Chiniquy, je n'aurais jamais pu nouer les deux bouts. Qu'il me permette de lui en témoigner ici publiquement toute ma reconnaissance. Le printemps arrive! point de position en perspective. Qu'allais-je faire pendant l'été? Il ne fallait point compter sur les leçons, car d'ordinaire les élèves fondent avec les neiges. Je le savais par expérience. L'année précédente j'avais complètement manqué d'ouvrage pendant l'été et je n'avais été sauvé de la misère que grâce à la générosité des deux mêmes bienfaiteurs dont j'ai parlé plus haut. Je n'éprouve aucune difficulté à l'avouer: pauvreté n'est pas vice, et lorsqu'on a fait tout son possible pour trouver du travail, l'on a rien à se reprocher. Je tremblais de me trouver dans le même embarras. Il est vrai que le père Chiniquy m'avait offert vingt piastres par mois pour donner deux conférences au Russel Hall. Mais j'avais honte d'être ainsi toujours à charge à ce cher père. "Hé quoi! me disais-je, à la fleur de l'âge, ne pas être capable de soutenir sa famille. A trente ans, être à la charge d'un vieillard de quatre-vingts ans! Les rôles ne sont-ils pas intervertis? A quoi donc me sert-il d'avoir tant étudié pendant ma jeunesse? Ah! que n'ai-je plutôt appris un métier. Cela me serait plus profitable aujourd'hui." De là l'ennui de la vie et le désir de mettre fin à cette position intolérable.

Enfin la dernière raison est une conséquence de la précédente. Etant présent, j'étais le soutien naturel de ma famille. Le soin de pourvoir à ses besoins retombait sur moi et que je fusse capable ou non de suffire à cette tâche,